



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales , C. P. 2016 – 1950 Sion 2 – CCP 87-187745-4

Courriel : info@amissfs.com / www.amissfs.com

Un Évêque, un Diocèse (le dernier Diocèse catholique, Campos, Brésil) Mgr De Castro Mayer ou : *“La gueule du Lion”*

C'est le titre du livre de *David Allen White*, préfacé par M. l'abbé de Cacqueray

Vient de paraître aux éditions *Ste Jeanne d'Arc*, Les Guillot, 18260 Villegenon, 368 pp., 22.– Réf. 088 –

Nous donnons ici quelques extraits

Mgr Antonio de Castro Mayer, l'évêque d'un obscur diocèse situé au fin fond de l'Amérique Latine... Campos, dont la forme rappelle celle de la tête d'un lion. Le siège épiscopal est géographiquement situé à l'emplacement de «la gueule du lion» et, de son siège épiscopal, avec une prévoyance sans égale, Monseigneur prémunit son troupeau contre les destructions du Concile Vatican II, et dans une large mesure, celui-ci fut remarquablement épargné. Son évêque était «la bouche du lion.»

Le désaccord entre Monseigneur et les progressistes s'accentuait... Au cours d'une réunion de la CNBB (Conférence Nationale Épiscopale Brésilienne) il fut hué par les évêques en pleine assemblée... Monseigneur n'apparut plus aux réunions de la CNBB.

Les fausses obsessions qui hantaien le vingtième siècle avaient pris pied au Brésil. La «nouvelle église»

marchait main dans la main avec le marxisme, dans une «non-sainte» alliance, sous les bannières du changement social et de la libération : la «lutte des classes» devint à ce moment-là une préoccupation religieuse. Le surnaturel fut chassé au profit du naturel... Toutes les semences des problèmes futurs furent plantées... Les jardiniers furent les évêques eux-mêmes, les prêtres, les religieuses et les intellectuels... Seuls quelques yeux perçants virent que ce «nouveau paradis terrestre» n'était rien d'autre que ce vieux jardin stérile de l'ignorance et du démon. **Plínio Correa de Oliveira** fut l'un de ces rares observateurs avisés... Tout l'honneur lui revient d'avoir fait preuve d'une telle perspicacité, et d'avoir été le précurseur de la défense du Catholicisme dans cette première campagne de ce qui devait devenir une guerre longue et totale.

L'une des pièces majeures utilisées dans cette partie fut le journal *«Legionario»*. Dans ses éditoriaux hebdomadaires, il dénonçait les multiples facettes de la révolution, rendait claires les idées qu'elle portait et éclairait ses lecteurs sur les dangers qui pointaient à l'horizon...

Quelque esprit sensé aurait pu prévoir les attaques à venir contre le *«Legionario»*. Puisque la publication

hebdomadaire sortait comme une bombe de la Foi chaque semaine, ses pages pleines de bon sens et remplies de la Vérité Catholique, les ennemis de ce bon sens et de cette Vérité devaient logiquement s'organiser pour s'opposer à sa parution. Le journal se trouva placé de plus en plus au centre d'un débat particulièrement brûlant et controversé. Aussi bien, d'insidieuses attaques personnelles directes commencèrent à être lancées contre Plinio lui-même et son entourage, sans pour autant jamais les décourager, eux qui étaient au cœur de la controverse. Mieux encore, la virulence des attaques rendait témoignage de la force et de la justesse de leurs analyses. La maladie se manifestait par ses convulsions. Ce n'était pas un virus bénin : c'était une maladie mortelle.

Encouragé par le Chanoine de Castro Mayer et le Père Geraldo de Proença Sigaud, un autre jeune prêtre ayant rejoint la cause du «*Legionario*», Plinio entreprit d'écrire un livre diagnostiquant clairement et complètement la nature maladive de tant d'idées nouvelles qui faisaient surface dans la pensée catholique, parmi les cercles intellectuels et à l'intérieur même des ordres religieux du Brésil. Ces erreurs n'étaient pas seulement exposées dans cet ouvrage, mais aussi réfutées avec précision et passion. Le volume intitulé *«In Defense of Catholic Action»* (*«En défense de l'Action Catholique»*) parut en juin 1943. **Préfacé par le Nonce apostolique du Brésil, Bento Aloisi Masella**, il portait l'imprimatur de Monseigneur Antonio de Castro Mayer, par délégation de Son Excellence Jose Gaspar de Alfonseca e Silva, Archevêque de São Paulo. Plinio Correa de Oliveira, et portant le titre de Président du Conseil d'Administration de l'Action Catholique de São Paulo, écrivit et publia ce travail sous cette signature. (...)

La relation entre Mgr. De Castro Mayer et Plinio s'affirma encore plus avec la publication de ce livre. De puissants ennemis songeaient à l'éloigner de toute position influente. **En février 1945, il perdit son influente position de Vicaire Général du diocèse et fut transféré vers une petite paroisse.** En mars 1946, le Père Geraldo de Proenço Sigaud fut expédié en Espagne; il entretenait lui aussi des relations évidentes avec l'auteur de cet ouvrage et apportait son soutien à de nombreuses observations qui y étaient contenues. Ces deux hommes d'Église furent retirés du diocèse; ils subirent l'ostracisme d'une hiérarchie qui avait perçu le danger qu'ils représentaient... en contribuant à révéler l'existence d'un mouvement du changement qui n'admettrait aucune opposition.

Au milieu des années quarante, Antonio de Castro Mayer avait déjà appris une solide leçon sur les ennemis

de la tradition dans l'Eglise, et il l'avait reçue du meilleur des professeurs : l'expérience. **Plinio Correa de Oliveira perdit sa position** de Président du Conseil d'Administration de l'Action Catholique, mais continua son combat dans les pages du «*Legionario*», qui se trouva lui-même bientôt sous un feu plus nourri. De plus en plus de paroisses cessèrent de s'abonner. De nombreux collaborateurs, parmi les nouveaux ou parmi ceux des plus anciens dont la volonté était la plus faible, quittèrent le journal. Beaucoup furent choqués par la fureur sans frein de l'ennemi. Tous ceux qui restèrent au «*Legionario*» perdirent leur poste, quel qu'il fût, dans le mouvement d'Action Catholique. Le mouvement lui-même en décembre 1946, retira son soutien au journal. Seuls neuf survivants restèrent dans cette publication moribonde, mais ils se battirent bien. Ils fondèrent même un petit centre social, dans l'appartement qu'occupait Monseigneur de Castro Mayer avant son transfert.

Le soutien et les encouragements vinrent d'une source inattendue : de Rome. Cette année 1947, le Pape Pie XII nomma le Père Sigaud, «*l'exilé*», Evêque de Jacarezhino. La nomination représentait une victoire pour les conservateurs du «*Legionario*» engagés dans la bataille, et un accélérateur pour les idées de Plinio et de ses collaborateurs.

Un soir de mars 1948 (le mois de mars correspondant à la fin de l'été dans l'hémisphère sud), Plinio reçut une autre agréable surprise : «*quand je suis arrivé à notre "catacombe", ce soir de mars 1948, un ami m'attendait à la porte, exultant de joie. Le Chanoine Mayer... venait juste de téléphoner pour nous apprendre sa nomination comme Evêque Auxiliaire de Campos. Vous pouvez imaginer notre jubilation, lorsque nous sommes allés immédiatement le féliciter.*»

La joie la plus profonde arriva un an plus tard sous la forme d'une lettre émanant du Saint Siège, du Palais du Vatican, et datée du 26 février 1949. Elle disait :

«*Bien cher Monsieur,*

Mû par votre piété et votre vénération filiales, vous avez offert au Saint Père le livre "En Protection de l'Action Catholique" dans lequel vous révélez un soin parfait et une persévérente diligence.

Sa Sainteté est très heureuse que vous ayez expliqué et défendu l'Action Catholique – que vous connaissez parfaitement et pour laquelle vous avez une grande estime – d'une manière si éclatante et si approfondie, qu'il apparaît clairement à chacun combien sont importantes l'étude et la promotion de cet auxiliaire de l'apostolat hiérarchique.

L'Auguste Pontife espère de tout cœur que ce travail émanant de vous, produira des fruits riches et matures, et que vous pourrez en retirer des consolations aussi grandes qu'abondantes. Et en souhaitant qu'il en soit ainsi, il vous accorde la Bénédiction Apostolique.

Cependant, avec ma grande considération, je vous assure de mon entier dévouement

J.B. Montini, substitut

D'une manière évidente, la nomination des deux clercs associés au livre n'était pas fortuite : elle représentait la volonté du Pape, qui ayant compris la férocité de la guerre engagée, prenait le temps d'honorer l'auteur de ce livre écrit pour la défense de l'Eglise.

L'ironie du sort pèse sur cette lettre. Elle est signée au nom du Pape Pie XII, par le Secrétaire d'Etat du Saint Siège d'alors, le Cardinal Montini, futur Pape Paul VI. Ce futur Pape serait l'instrument qui approuverait de nombreux changements contre lesquels Plinio avait alerté... Ce futur Pape se mettrait carrément dans le camp des modernistes et gouvernerait l'Eglise au temps de leurs plus grands triomphes.

Qui fut cet homme élevé à cette haute responsabilité ecclésiastique le 23 mai 1948 ?... Qui fut cet homme qui devait devenir l'un des «deux témoins» de l'Eglise de toujours, sacrifiant les honneurs du monde et

«Pie XII : le plus grand des héros de la Seconde Guerre mondiale»

Extrait de *Lectures Françaises* N° 642, octobre 2010

En lisant le N° 94-95 (août-septembre 2010) de *L'Echelle des Valeurs*, nous prenons connaissance d'une information qu'aucun de nos «grands frères si bien informés» des media n'a mentionnée (et pour cause !) :

«Pie XII était le plus grand des héros de la Seconde Guerre mondiale... Il a sauvé plus de juifs que Roosevelt, Churchill et tous ceux qui leur sont associés. Il ne devrait pas être une raison de litige entre les catholiques et les Juifs» a dit Gary Krupp.

Qui est Gary Krupp ? C'est un juif, âgé de 62 ans, à la retraite, après avoir été industriel fabricant d'équipements médicaux. En 2003 il a créé une fondation *Pave the way* («Prépare le chemin») ayant pour but de «combler les fractures de compréhension entre les religions» (c'est ainsi qu'il est intervenu pour supprimer quelques tracasseries administratives subies par les pèlerins chrétiens se rendant en Terre Sainte). Mais le plus important est que cette fondation a financé les investigations et enquêtes menées au sujet des relations entre l'Allemagne nationale-socialiste et Pie XII au terme desquelles il a pu affirmer de façon certaine :

«Saviez-vous que le Pape Pie XII avait sauvé plus de 860'000 juifs des camps de la mort ? Je veux dire que je ne

la quiétude de ses jours à la défense de la Foi Catholique ?

Mgr Antonio de Castro Mayer... L'un de ses prêtres l'a décrit en ces termes : «*C'est un homme d'une grande simplicité. Il avait l'âme d'un enfant.*»

Il resta enfant aussi dans sa dévotion à ses deux mères, sa mère terrestre et sa mère céleste. Il récitait le Rosaire à toute heure du jour ou de la nuit. Ses prêtres rapportent que lorsqu'ils voyageaient avec lui, il les réveillait souvent à des heures bizarres, pour réciter le chapelet, car il aimait prier en commun. Lors d'une visite au séminaire de la FSSPX à Écône, en Suisse, l'évêque réveilla ses compagnons de voyage après l'heure de "*l'extinction des feux*" strictement fixée pour imposer au séminaire un temps de tranquillité, et leur annonça son désir de réciter le chapelet. Ils lui rappelèrent qu'il était fort tard, et que le séminaire observait un temps de calme et de repos, mais sa dévotion à Notre-Dame n'en fut pas découragée pour autant. Ils le suivirent donc dans les halls et les escaliers du séminaire, sa voix clamant les "*Je Vous Salue Marie*". Des séminaristes courroucés commencèrent à montrer leurs têtes dans les embrasures des portes furieusement ouvertes, mais après avoir reconnu le vibrant et fervent évêque de Castro Mayer comme le priant coupable, ils refermèrent doucement leur porte et retournèrent tout penauds dans leur lit.

«Pie XII : le plus grand des héros de la Seconde Guerre mondiale»

Extrait de *Lectures Françaises* N° 642, octobre 2010

*le savais pas auparavant. C'est un assassinat caractérisé, une «shanda» (un déshonneur en yiddish), que tant de Juifs disent qu'il était anti-sémité». Il ajoutait, trahissant toute la pression qu'il avait dû subir : «*Croyez-moi, quand j'étais un enfant, je ne rêvais pas que je défendrais un jour un homme que nous croyions un sympathisant nazi.*»*

Parmi les preuves qu'il a pu avancer, figure une circulaire datée du 30 novembre 1938, signée du cardinal Pacelli, adressée aux nonciatures, aux délégations apostoliques et à 61 évêques. Cette circulaire demandait de «trouver 200'000 visas pour permettre à des «catholiques non-aryens» (formule codée pour désigner les juifs...) de sortir du territoire du Reich.»

On peut y lire la précision suivante : «*Que l'on veille à ce que des sanctuaires soient mis à disposition pour sauvegarder leur vie spirituelle et protéger leur culte, leurs coutumes et leurs traditions religieuses.*»

Peu de temps après, dans une lettre datée de janvier 1939, Pie XII confirmait le contenu de sa circulaire en ces termes : «*N'entreprenez pas seulement de sauver les juifs, mais aussi les synagogues, les centres culturels et tout ce qui appartient à leur foi : les rouleaux de la Torah, les bibliothèques, etc.*»

Voile islamique intégral. Il est temps de légiférer

Nous reproduisons ici un article de "Impulsion", septembre 2010

«La liberté acquise est pour chacune et chacun. Attention de ne pas faire marche arrière.»

Le temps est venu de légiférer en matière de voile islamique intégral, appelé communément la burqa. En Suisse, nous avons une liberté exceptionnelle. Certains musulmans en ont bien conscience et ont lancé une offensive pour montrer que l'islam est bien là, dans tous les cantons. La burqa pose un problème majeur : l'identité de la personne ne peut pas être définie ou vérifiée.

Symbolique du voile

Le voile intégral constitue le symbole de la soumission de la femme dans le Coran. Ce vêtement permet aussi de se préserver du regard des hommes.

Si Dieu nous a créés, avec un visage, une chevelure, faut-il en cacher tout ou partie comme le prônent certains musulmans ? La soumission ne se vit-elle pas dans le dialogue, dans les actes, plutôt que sous la contrainte ? Des millions de musulmanes subissent l'oppression de leur mari et de leurs chefs spirituels dans le monde. Certaines femmes avouent qu'elles portent le voile (ou même la burqa) "spontanément", «pour éviter les conflits conjugaux, familiaux et vivre le plus en paix possible». Certaines musulmanes vivent reclues, avec interdiction de sortir de chez elles, alors même que la loi interdit la séquestration.

Appel aux autorités fédérales

Le débat sur le voile intégral de cet été en France témoigne du profond malaise auquel nos sociétés sont confrontées actuellement.

La liberté religieuse est en réalité une pièce à deux faces. D'un côté, elle confère le droit de croire et de vivre la religion de son choix. De l'autre, elle exige que cet engagement personnel soit vécu sans contrainte sur d'autres personnes. Cette dernière liberté est un acquis pour chacune et chacun. Nous devons faire attention de ne pas faire marche arrière.

A quand une initiative pour interdire le voile intégral dans l'espace public ? Faut-il attendre qu'elles soient des milliers en Suisse avant de légiférer ?

Si le Conseil fédéral ou le parlement décidaient de légiférer, de houleuses campagnes d'initiatives popu-

liaires pourraient être évitées et une base commune adoptée pour une plus grande liberté religieuse.

Jean-Luc Ruffieux,
président UDF Genève.

Le Conseil Suédois pour la Prévention du Crime (Brottsförebygganderådet, ou BRÅ) a déterminé que seulement 5 à 10% des viols étaient rapportés à la police, par peur de représailles. La Suède enregistre 60'000 viols par an, soit environ 5000 viols par mois, soit 164 viols par jour. C'est 20 fois plus que dans les autres pays européens.

75% de ces crimes en Suède sont perpétrés par des immigrés musulmans. Les violeurs sont en majorité des Algériens, des Lybiens, des Tunisiens et des Marocains. Selon eux, le fait qu'une femme ne soit pas voilée est un appel au viol. L'un d'entre eux avoue : «*c'est mieux de violer une Suédoise plutôt qu'une Arabe.*»

Allemagne : L'imam de la mosquée de Munich activement recherché

L'imam de la mosquée "Darul Quran" de Munich, est recherché par la police allemande pour avoir **violement battu l'une de ses trois femmes**, allant jusqu'à lui briser plusieurs os. Cet imam, vedette des medias, venait justement de rentrer d'une **conférence à l'Université Catholique de Munich**, sur le thème de : "*Un Islam qui prend ses distances d'avec la violence*", mais classé par les autorités bavaroises comme extrémiste. Père de 10 enfants, il appartient à la mouvance salafiste, tendance wahabite...

La mosquée fut perquisitionnée en janvier 2010 dans le cadre d'une opération nationale. Les policiers y ont trouvé 30 exemplaires d'un livre interdit en Allemagne pour sa violence. Ce livre justifie les châtiments corporels sur les femmes, dans la mesure où elles ne sont pas blessées, et aucun os n'est cassé.

Ayant répondu à tout, le bon imam a expliqué que s'il était en possession de ce livre, c'était pour mieux pouvoir argumenter contre les musulmans radicaux.

Si c'est ça que l'Université Catholique de Munich invite à ses conférences, c'est du beau travail !

Une profanation de tombes tous les deux jours en France

Par *jeublan* | Publié : 23 septembre 2010

Dans l'indifférence, la France est le théâtre d'une profanation tous les deux jours.

Quelques chiffres : en 2007 151 profanations antichrétiennes, 8 profanations antimusulmanes et 5 profanations antisémites.

En 2008 : 269 profanations antichrétiennes, 13 profanations antimusulmanes et 3 profanations antisémites.

En 2009 : 216 profanations antichrétiennes, 6 profanations antimusulmanes et 3 profanations antisémites

Croix renversées et souillées de symboles nazis au sanctuaire dédié à la Vierge Marie à Saint-Loup (Jura), tombes et chapelles vandalisées au cimetière d'Hénin-Beaumont (Pas-de-Calais), statues arrachées dans l'église Saint-Géry de Valenciennes (Nord), lustres réduits en miettes et chemin de croix incendié à Saint-Pierre de Pouan-les-Vallées (Aube), classé et datant du XIII^e siècle...

Selon une note de la direction générale de la gendarmerie nationale, que s'est procurée *Le Figaro*, pas moins de 184 dégradations de sépultures ont été recensées l'année dernière, soit à peine dix-neuf de moins qu'en 2008.

Depuis 2005, un lieu sacré est violé tous les deux jours. «Les faits perpétrés ... touchent “très majoritairement des tombes chrétiennes ou des églises.” Dans les campagnes et en zones périurbaines, quelque 122 cimetières communaux, 34 lieux de culte catholique et 18 monuments aux morts ont été visés en 2009.

Cinq violations de tombeaux, dont deux exhumations ont été à déplorer. «Les départements du Bas-Rhin (11 faits), la Somme (9 faits), l'Ille-et-Vilaine (7 faits) et enfin la Gironde, le Gard et les Vosges (6 faits).»

Les profanations en France s'activent.
Aisne: 73 tombes profanées à Laon

Dans la nuit de samedi à dimanche, 73 tombes (selon TF1) du cimetière militaire allemand du champ de manœuvre, à Laon, où reposent 3'487 Allemands, a été la proie de vandales.

Une tombe juive a été profanée dans le tas, qui concentre toute l'attention des medias. (!!?)

Un sanctuaire dédié à la Vierge Marie a été profané à Saint-Loup (Jura) dans le week-end du 15 août, une semaine avant son pèlerinage annuel. Sur le chemin de croix qui mène à une grotte de pierre érigée il y a 75 ans à la mémoire de la Vierge Marie, copie conforme de celle de Lourdes, une dizaine de croix et le socle du calvaire ont été tagués de symboles nazis, à la bombe de peinture rouge, et trois croix cassées et tombées à terre...

Dans le village, la plupart des habitants se disent «choqués» et «très étonnés». «On se pose beaucoup de questions» commente un conseiller municipal. Le diocèse de Saint-Claude a accepté de réagir :

Le cimetière d'Hénin-Beaumont, dans le Pas-de-Calais, a été vandalisé le week-end du 8 août 2010. Quinze tombes et une chapelle catholique ont été prises pour cible. Une croix de guerre 1914-1918 a été également détruite.

Parmi les tombes vandalisées, trois caveaux ont été particulièrement endommagés. Leurs pierres tombales horizontales ont été soulevées et leurs pierres verticales renversées et brisées, selon Isabelle Pétonnet, sous-préfet du Pas-de-Calais. Les portes de trois chapelles ont été ouvertes et leurs vitres brisées. Sur d'autres sépultures, des objets funéraires comme des croix ou des fleurs en poterie ont été cassés et dispersés dans le cimetière.

Selon Isabelle Pétonnet, sous-préfet du Pas-de-Calais, ces “*actes odieux*” étaient dénués de toute connotation raciste (**bien sûr, les actes visent les chrétiens ! Il n'y a pas de qualificatif légal contre de tels actes !**)

Voyons combien de media s'offusquent de cette profanation

Saviez-vous que :

De jeunes musulmanes réclament d'être exemptées des cours de sport et de biologie, sans être pénalisées pour leur examen ? Des étudiantes musulmanes, lors de leur examen, exigent et obtiennent d'être accompagnées de leur mari et d'être jugées par une femme ?

– **des musulmans** réclament et obtiennent l'interdiction de la viande non hallal dans les écoles françaises où ils sont majoritaires ?

Dans l'administration, **des musulmans** réclament des jours de congés supplémentaires pour leurs fêtes islamiques ?

Des musulmans réclament des salles de prières dans nos collèges, nos lycées et nos universités ?

Des musulmans demandent aux écoles, universités et lieux de travail des horaires aménagés pour leurs cinq prières quotidiennes ?

Des musulmans réclament une révision de nos livres d'histoire pour y intégrer l'histoire de leur pays et de leur religion ?

Des musulmans demandent aux écoles, universités et lieux de travail des horaires aménagés pour leurs cinq prières quotidiennes ?

Des musulmans réclament une révision de nos livres d'histoire pour y intégrer l'histoire de leur pays et de leur religion ?

(Source : Nouvel Observateur)

Les musulmanes exigent et obtiennent de nos élus locaux des horaires qui leur sont exclusivement réservés dans nos piscines municipales ?

(Source : Revue politique)

Une association musulmane ('Unir' à l'Université Paris XIII) remet en cause le droit d'un professeur de culture occidentale de juger le travail d'un étudiant musulman ?

Un manuel de bonne conduite «*Le licite et l'illicite en Islam*», vendu en France depuis 10 ans, explique **comment un bon musulman doit frapper sa femme** : «avec la main», «sans fouet» ni «morceau de bois», et en épargnant le visage ?

(Source l'Express)

Des musulmans réclament et obtiennent la suppression de la fête de Noël dans certaines écoles primaires ?

Des étudiants musulmans, prenant comme excuse la loi de la laïcité, réclament et obtiennent le retrait des sapins de Noël, dans différents établissements scolaires, jusque dans les maternelles ?

(Source: Le Parisien)

Que dans nos manuels scolaires, vont être supprimés toutes références à Charles Martel ou autres Jeanne d'Arc, afin de ne pas froisser les Français musulmans ?

Des musulmanes exigent de pouvoir pratiquer des

métiers publics (administration, hôpitaux, écoles, Justice) avec un tchador ?

Des musulmanes voilées et étudiantes en médecine exigent de NE soigner QUE des femmes ?

Des médecins se sont fait tabasser pour avoir soigné des femmes sans le consentement de leurs **maris musulmans** ?

Dans des lycées, **des musulmanes** enfilent leur manteau avant d'aller au tableau afin de n'éveiller aucune convoitise ?

Que dans des écoles primaires **des pères musulmans** refusent que leurs filles soient laissées dans la classe d'un instituteur remplaçant l'institutrice ?

Qu'une école a dû organiser un sas, sans fenêtres, pour reconnaître les mères, **voilées de la tête au pied**, avant de leur rendre leurs enfants ?

Dans des écoles primaires, des élèves sont allés jusqu'à instituer l'usage séparé des deux robinets des toilettes, l'un réservé aux «musulmans», l'autre aux «autres»

Qu'un responsable local du **culte musulman** a demandé de prévoir des vestiaires séparés dans les salles de sport, car, selon lui, «*un circoncis NE peut se déshabiller à côté d'un impur*» ?

(Source : Le Monde, Le Figaro)

Sur bon nombre de collèges français à majorité afro-maghrebine, on trouve les inscriptions «*Morts aux Juifs*», «*Mort aux chrétiens*» ou «*Vive Ben Laden*» ?

(Source : Les 4 vérités)

Le sauvageon nommé Djamel qui a brûlé vive la jeune fille, Sohane, s'est vu acclamé dans sa cité du Val de Marne lors de sa venue à la reconstitution des faits ?

(Source : JT de France 2)

Les jeunes noirs et musulmans ayant brûlé vif un vigile de race blanche d'un supermarché à Nantes (en 2002) n'éprouvent aucun remord et sont fiers d'eux ?

(Source : Témoignage de l'avocat)

Des milices islamiques patrouillent dans les rues d'Anvers et d'ailleurs pour «*surveiller les mauvais flics blancs racistes*» et appliquer leur propre loi ?

(Source : Libération)

Des nouvelles lois vont obliger la police, l'armée et la fonction publique en général à embaucher en priorité des «*jeunes*» issus de l'immigration et que 35 entreprises dont France Télévision, Peugeot ou encore le groupe alimentaire Casino ont signé un contrat de préférence étrangère pour l'embauche de leur personnel ?

(Source : gouvernementale et syndicale).

Saviez-vous que les autres communautés religieuses, (juive, hindouiste, bouddhiste, etc.) n'exigent pas de revendications équivalentes ?

Editorial – Islamisation : l'aveuglement politique

Par Alain Escada, Civitas – www.civitas-institut.com

«Tout le monde doit devenir musulman. (...) Nous avons 50 millions de musulmans en Europe. Il y a des signes qui attestent qu'Allah nous accordera une grande victoire en Europe : sans épées, sans fusils, sans conquêtes. Les 50 millions de musulmans d'Europe feront de cette dernière un continent musulman. Il y aura alors 150 millions de musulmans en Europe. L'Europe subit notre prosélytisme, tout comme l'Amérique. Elle a le choix de devenir musulmane ou de déclarer la guerre aux musulmans.»

Cet avertissement prononcé par Kadhafi à Tombouctou le 10 juin 2006 n'a été suivi d'aucune réaction d'un dirigeant politique européen.

Comme un nouvel écho à la déclaration de Jacques Chirac affirmant que «les racines de l'Europe sont autant musulmanes que chrétiennes», le 26 janvier de cette année 2010, le journal *Libération* publiait un cahier spécial intitulé «L'islam, une religion française». Le même jour, une mission parlementaire remettait à l'Elysée un rapport proposant notamment un effort accru «en faveur de l'enseignement de la langue arabe», une aide directe au financement des mosquées et la reconnaissance de l'Aïd el-Kébir au même titre que Pâques, comme l'exige d'ailleurs Mohamed Moussaoui, président du Conseil français du culte musulman (CFCM) créé par un ministre de l'Intérieur nommé Sarkozy.

Oui, les musulmans ont un allié en Sarkozy qui «reconnaît à l'islam le droit d'être compté comme une des grandes religions de France..., au nom de l'idéal républicain».

Républicains, les musulmans le sont à géométrie variable... banaliser sa présence physique visible – mosquées, écoles coraniques, centres culturels musulmans – ... promouvoir l'islamisation de la société d'accueil... (voyez l'Angleterre où la revendication de tribunaux islamiques pour juger les justiciables musulmans s'est déjà traduite par la coexistence de deux systèmes de jurisprudence). Simultanément, au nom de la lutte contre les discriminations, obtenir pour des musulmans des fonctions visibles en politique, dans les médias, dans les grands corps de l'Etat. Enfin, lorsque la communauté musulmane est assez solide et puissante, commence la bataille pour obtenir un statut spécial et l'application de la charia. Ainsi, aux Pays-Bas en janvier 2009, Ahmed Marcouch, le maire d'un arrondisse-

ment d'Amsterdam, a réclamé qu'une partie d'Amsterdam soit déclarée enclave musulmane dans la capitale néerlandaise. **Les revendications musulmanes se durcissent au fur et à mesure que les musulmans développent leur poids démographique.** Selon l'expression de l'écrivain iranien Chahdortt Djavann (auteur du livre *Que pense Allah de l'Europe ?*, Gallimard), il s'agit bien d'une stratégie de «colonisation», si l'on songe que, là où vivent les musulmans, là est pour eux la terre d'islam, et que l'islam est naturellement expansionniste.

Il y a chez beaucoup un véritable aveuglement idéologique qui empêche de comprendre l'ampleur du phénomène, de mesurer ses conséquences et de prendre les remèdes qui s'imposent.

Mais il faut aussi être conscient du piège des intérêts économiques dans lequel se sont laissés enfermer nos dirigeants. En 2004, Tarek Ramadan, auquel Sarkozy avait imprudemment offert une tribune à la télévision, avait répliqué adroitement : «Puisque celui qui défend la lapidation est un "déséquilibré", oserez-vous dire que le roi Fahd d'Arabie Saoudite, qui non seulement la défend mais impose son application, est un "déséquilibré profond ?"» Et **Ramadan fustigea, ce qui ne manque pas de sel, le «double discours» de Sarkozy.** Et, au-delà de la question des contrats avec des pays comme l'Arabie Saoudite, il serait intéressant d'analyser également le phénomène des banques islamiques, leur propagation en Europe et les conséquences de celle-ci. La finance islamique pesait en 2009 plus de 800 milliards de dollars dans le monde. En 2020, les analystes en espèrent au moins le double. De quoi faire rêver certains milieux financiers avides et sans scrupule. Le Crédit Agricole a ouvert la voie avec la CAAM Islamic, sa première SICAV «Charia compatible» «respectueuse des grands principes fondateurs de l'Islam» et pour lequel il s'est «entouré d'un aréopage d'érudits musulmans, réunis dans un comité de conformité Charia, pour homologuer une forme innovante de financement.»

Face à cette angoissante réalité, prions et agissons avec CIVITAS pour que notre pays dispose rapidement de décideurs politiques qui, comme le ministre italien Roberto Calderoli, oseront fièrement proclamer : «Oui aux clochers, non aux minarets !»

Marcel de Corte : L'Homme contre lui-même

Chapitre VIII

L'ACCÉLÉRATION DE L'HISTOIRE ET SON INFLUENCE SUR LES STRUCTURES SOCIALES

Texte d'une conférence prononcée à la tribune du Centre économique et social de Perfectionnement des Cadres à Paris, en 1961 (IIIème partie)

(Réduire l'histoire à un seul et unique processus de croissance et d'expansion est au surplus une construction de l'esprit qui se heurte à la présence de la matière qui diversifie les individus et les communautés de base. **Une histoire ainsi conçue relève de la gnose).**

Son crédit s'enfle cependant. Pour bon nombre d'historiens, comme pour le vulgaire, le progrès des Lumières, le développement des sciences, des techniques, de l'économie, sont les enfants jumeaux de l'esprit nouveau. Une publication telle que *l'Encyclopédie* n'a pas peu contribué à répandre cette fable que l'histoire dément : ni les sciences, ni les techniques, ni l'économie, n'ont attendu *les Philosophes* du XVIII^e siècle pour naître et se constituer. Elle comporte toutefois une importante part de vérité. On l'exprimerait sans paradoxe en disant que l'imaginaire, à partir du XVIII^e siècle et pour la première fois dans l'histoire, tend à devenir réalité. En fait, sous la pression de la tendance naturelle à l'unité qui travaille tout être humain, l'esprit détaché de la vie, voguant dans l'empyrée de la raison pure, emporté par les souffles de l'imagination, n'a de cesse qu'il n'ait rejoint la vie et toutes les expressions de la vie. Parmi celles-ci se comptent les sciences, les techniques, l'économie, instruments que l'homme a de tout temps inventés pour s'adapter au réel. Mais la raison pure ne se réarticule jamais *organiquement* à la vie. Ce serait renoncer à elle-même. Pour atteindre la vie qu'elle a désertée, elle l'envahit, elle se l'annexe, elle se l'incorpore en quelque sorte. Si l'on définit le totalitarisme comme la volonté de puissance de la partie qui se prétend le tout, le rationalisme est par essence totalitaire. L'unique issue qui s'ouvre devant lui est de pénétrer jusqu'au cœur même de la vie pour la transformer radicalement en raison pure. Il ne s'agit plus de connaître le monde, proclame Marx d'un ton oraculaire, il s'agit de le changer. Les catégories de la vie doivent désormais céder la place, toute la place, aux catégories de la raison qui construisent un *autre* monde, un monde

fabuleux et artificiel, le nôtre.

Une telle tentative a modifié la conception de la science et, du coup, son orientation. La science est désormais investie d'une mission qu'elle n'a jamais assumée : *rendre le réel totalement rationnel, connaître exhaustivement la réalité*. Dans ce but, le *positivisme* substitua la notion de loi à la notion de cause, le *phénoménisme* réduisit l'être aux seuls phénomènes, le *scientisme* fit triompher partout le modèle mécanique qui avait conduit la physique de succès en succès. Si la science parvenait à éliminer toutes les résistances que le réel propose aux investigations de la raison humaine, la raison se retrouverait en toutes choses et ne rencontrerait plus dans l'univers que sa propre image.

Ces philosophies larvées qui soulevaient naguère encore la science, n'ont sans doute plus guère cours aujourd'hui. Il en reste toutefois les deux conséquences de l'impulsion rationaliste et impérialiste qui les fit naître : la multiplication des sciences spécialisées dans l'exploration des moindres recoins de la réalité et, corrélativement, le sentiment, diffus dans la mentalité des savants, que l'unité de la science apporterait une solution à tous les problèmes que se pose l'esprit humain. Un mouvement de dispersion imprime au progrès scientifique une vitesse accélérée qui fait surgir des sciences nouvelles, mais les accule dans l'impasse d'un savoir raffiné, inintelligible aux praticiens des autres savoirs. Un mouvement parallèle de concentration, fortifié par cette ignorance même, ranime sans cesse, dans l'esprit des savants, l'espoir qu'une vaste théorie pourrait un jour rassembler toutes ces enquêtes éparses en une synthèse rationnelle totale. La vogue du système romanesque du Père Teilhard de Chardin n'est pas étrangère à cet état d'âme propre au savant, dont la charge se communique aux sciences elles-mêmes. A l'arrière-plan des sciences, si le savant n'y prend garde, apparaît toujours le mythe de la science coextensive à la totalité du réel. Ce n'est pas le savoir scientifique, en tant que tel, qui est ici en cause, mais le savoir scientifique en tant que manœuvré en sous-œuvre par les ruses de la raison dans

lesquelles, bon gré mal gré, le savant se trouve impliqué. L'esprit scientifique n'a pas récupéré la conscience de ses limites ni de son objet propre : *le mesurable*. Le rationalisme occulte et désincarné qui le parasite depuis plus de deux siècles, l'oblige à se complaire dans une représentation des êtres et des choses qui s'éloigne de plus en plus des autres représentations possibles que nous en avons, à considérer la représentation scientifique comme la seule valable et, par suite, à l'étendre despotalement au-delà de son propre domaine.

C'est chose faite aujourd'hui. Les sciences ont exilé la philosophie et la théologie dans les espaces lunaires. Pour reconquérir l'audience qu'elles ont perdue, ces disciplines s'adonnent alors à des exhibitions grotesques dont l'existentialisme et le progressisme sont les exemples trop connus. Ce déclin de la sagesse n'est pas dû, encore une fois, au progrès des sciences en tant que telles, mais au complexe d'infériorité que le philosophe et le théologien éprouvent devant le césarisme rationaliste dont le progrès scientifique est le véhicule. Les sages de l'Antiquité ne le ressentirent pas parce qu'ils savaient que la connaissance humaine impliquait des niveaux différents. Les philosophes et les théologiens modernes sont persuadés au contraire que connaître est connaître scientifiquement. Comme ils ne peuvent se placer dans l'optique des sciences exactes, ils évacuent à toute allure les positions qu'ils occupaient pour se réfugier dans la faribole, l'ésotérisme ou la rétrospective historique. Les exceptions sont rares. La sagesse est de moins en moins cette participation vitale au réel qui, surélevée au niveau de la pensée, pénètre dans l'intimité des êtres et des choses. Elle est remplacée par l'expertise et par l'enquête, sinon par la statistique. L'esprit isolé de la vie, qui confisque à son profit les découvertes des sciences, a exercé là des ravages inouïs. Les expériences ont ruiné l'expérience de la réalité naturelle et surnaturelle dont la philosophie et la théologie avaient jadis l'apanage.

La conséquence suit : grâce au prestige des victoires que les sciences remportent dans le domaine de la nature, l'emprise de la Science unique et solitaire ne cesse de s'accroître. Du monde matériel, il s'est étendu à l'homme. L'introduction de la terminologie «sciences humaines» dans les Facultés des Lettres françaises est symptomatique à cet égard. La psychologie, la sociologie, la pédagogie, etc. calquent leurs méthodes sur celles des sciences positives et considèrent l'homme comme un pantin dont elles désarticulent patiemment le système mécanique. Le vivant, l'imprévisible, le merveilleux qu'on découvre à l'œil nu en l'homme, est méconnu au profit d'une sorte de radioscopie dont l'emploi en neutralise la présence. Tous les canaux où

l'âme circule sont mis à jour. Mais *l'âme* elle-même, l'âme qui englobe l'esprit et la vie, s'est évaporée. L'usage du mot est strictement réservé aux amoureux, aux chansonniers, aux prédictateurs. L'adjuration de Socrate à ses disciples : «Ayez le souci de vos âmes», ne rencontre plus guère d'écho.

Sous l'impulsion de l'esprit nouveau, la distinction entre sciences spéculatives et sciences pratiques s'est constamment amenuisée. La théorie renvoie à l'application et l'application à la théorie. La science pure demande à la technique de lui perfectionner ses moyens d'investigation, et la technique exige de la science pure une précision accrue de ses points d'impact. Un va-et-vient de plus en plus rapide s'établit entre ces deux tendances qui forment aujourd'hui un cercle presque parfait. Toutes les sciences et toutes les techniques ont renoncé à contempler le monde et l'homme, pour les conquérir et les transformer à leur ressemblance. Le plus terrible ébranlement qui ait jamais secoué l'humanité s'ensuit.

Encore un coup, il n'est point question ici d'accuser les techniques, mais de *souligner*, aussi vigoureusement que possible, la déviation qu'y opère le rationalisme en les parasitant. Le progrès des sciences et des techniques conjuguées, lorsqu'elles sont éperonnées par l'esprit détaché de la vie, est beaucoup moins d'harmoniser l'homme et les nouveaux domaines qu'elles ouvrent devant lui, que de subordonner l'être humain et le monde à leurs injonctions implacables. S'il ne faut pas nier le sentiment de grandeur que l'homme éprouve du haut de l'avion, et qu'il ressentira peut-être un jour dans les espaces interplanétaires, il ne faut pas davantage sous-estimer son assujettissement à l'égard des techniques de domination qu'il a inventées et dont il est l'esclave, dans toute la mesure où il ne maîtrise pas sa propre maîtrise. Il en est de même des techniques les plus vulgaires. A partir d'un certain degré de domination de la matière ou de l'homme, le vouloir abdique devant le pouvoir. Ce qu'on peut, on le veut. Cette tentation est inévitable. Peu y résistent. Pour domestiquer les techniques, il faudrait que l'homme expulse de son esprit le rationalisme diffus qui l'imprègne et que les techniques elles-mêmes, qui en sont le canal, contribuent à répandre. Comment être maître de soi et des instruments qu'on utilise si l'on n'a pas le sens de ses limites propres ? Et comment récupérer ce sens si l'esprit ne s'incarne pas dans la vie dont la moindre expérience nous révèle les limites ?

Cette maîtrise de soi et de ses instruments est d'autant plus malaisée qu'elle est irréductiblement personnelle et que les techniques inspirées par le rationalisme sont collectivisantes. Elles dissolvent l'être humain dans les grands nombres et elles justifient leur collecti-

visme par le rationalisme qui les pénètre : l'humanité ne se rend-elle pas, grâce à elles, souveraine de la nature et régente de son destin ? L'individu en chair et en os est compté pour zéro dans le système. A quoi bon se préoccuper de lui ? Seules les collectivités animées d'une passion conquérante sont assurées de gagner la partie. Et si des savants et des techniciens ne laissent pas, à titre privé, de dénoncer ce rationalisme totalitaire, leurs protestations ne sont guère perçues. N'est-il pas vrai que les deux grands États qui se partagent la planète accélèrent le progrès des sciences et des techniques pour imposer sur le monde leurs volontés impériales ? N'est-il pas vrai que le fétichisme des sciences et des techniques est la religion du grand nombre ? Comment faire entendre sa voix en ce tumulte ? Un rationalisme latent, souterrain et profond, plus pernicieux que le scientisme désuet du XIXe siècle, est la caractéristique du XXe siècle.

Lorsqu'on envisage de ce point de vue l'accélération de l'histoire actuelle, on ne s'étonnera pas qu'elle ait communiqué aux phénomènes économiques une allure sans précédent. L'économie se trouve à l'intersection de la matière et de l'homme. Elle est l'aboutissement des sciences et des techniques. Elle résulte d'un travail collectif. Elle agit sur la nature pour la transformer. Elle est tout entière le fruit de l'effort humain. L'homme peut à peu près se passer de tout, sauf d'un minimum de biens matériels. L'économie et la vie humaine prise comme support des valeurs les plus hautes sont intimement associées. Se glissant partout, le rationalisme s'est insinué jusque-là. Ce n'est pas assez dire : dans sa hâte de s'emparer de tant de facteurs associés et de s'inféoder la vie, *l'esprit rationaliste a créé de toutes pièces la science économique*.

Répétons qu'il ne s'agit pas de mettre en cause la science économique en tant que telle, mais de rappeler cette évidence historique, trop méconnue, qu'elle est née au XVIIIe siècle et qu'elle n'a jamais pu se débouiller de l'emprise de son origine. Les autres sciences, les autres techniques ont pu parfois échapper aux influences du rationalisme, la science économique jamais. A cet égard, on peut dire, sans verser dans l'outrance, qu'au moment où la civilisation moderne est entrée dans une phase caractérisée par la primauté de l'économique, cette science a exercé la plus néfaste influence sur le cours des événements et l'a précipitée au bord de l'abîme. Il suffira d'évoquer ici les noms des grands économistes libéraux du XIXe siècle, ceux de Marx et de ses successeurs, ceux de Keynes et de ses émules. Les perturbations sociales les plus catastrophiques de l'histoire humaine sont leur postérité.

A l'origine de ce prodigieux mouvement de dissolution dont le cours s'amplifie chaque jour, malgré de

breffs répits, on trouve sans peine le clivage entre l'esprit et la vie, vulgarisé par le XVIIIe siècle et déjà contenu en germe dans le *dualisme cartésien*. Le changement opéré dans la conception que l'homme se fait de lui-même n'a pas seulement dévitalisé l'esprit, il a despiritualisé la vie et l'a réduite à la matière. Au niveau de l'économie est apparu un type d'homme inconnu de l'histoire, *l'homo oeconomicus*, tantôt machine à produire, tantôt machine à consommer. Tous les systèmes économiques le présupposent à l'arrière-plan de leurs recherches, parce qu'ils se veulent scientifiques et qu'ils ne disposent, pour l'être, que du modèle mécanique et parfaitement rationnel construit par l'esprit nouveau. L'économie est une énorme machine dont la nature et l'homme sont les rouages. Pour les économistes libéraux, il faut «laisser faire» la machine : quiconque en respecte les lois imprescriptibles est récompensé, qui-conque les viole est puni. Pour les économistes marxistes, il faut construire une nouvelle société de style collectiviste qui s'adapte rationnellement à la machine, et liquider l'ancienne société périmee. Pour les économistes keynésiens, il faut agir sur l'un ou l'autre des éléments de la machine, selon le besoin, de manière à obtenir le plein rendement pendant une période aussi longue que possible, et recommencer l'opération sur un autre organe, dès que la nécessité se fait sentir. Économie libre, économie de contrainte, économie de tripotage, dans aucune d'elles il n'est question de l'homme en chair et en os.

Dans une perspective aussi nettement mécaniste, entièrement transparente au regard de la raison, il est clair que toute finalité est exclue. L'économie n'a d'autre fin que sa conformité au modèle rationnel et abstrait qu'on a choisi. Le prototype est construit. Le pouvoir l'adopte. Et la machine économique s'élance à toute allure sans que personne ne sache où elle va. Personne ne s'avise de ce principe, immédiatement évident, qu'on produit *pour consommer* et que l'être humain en chair et en os, le seul qui soit capable de consommer des biens matériels, est la seule et unique fin de l'économie, qu'il n'y en a pas d'autre et qu'il faut bien pratiquement en tenir compte. Tout croît si bien dans mon système, disait un économiste distingué, s'il n'y avait ce diable de consommateur ! Puisqu'il faut en tenir compte, on en tiendra compte aussi peu que possible.

Et tout d'abord, on l'amputera de ce qui le fait homme, de sa nature d'esprit incarné dans la vie, de sa tendance naturelle à poursuivre l'épanouissement plénier de son être indivisible, bref de sa *fin morale*. Sur ce point, l'exclusive est unanime, tant en théorie qu'en pratique : la science et la politique économiques ont divorcé de la morale dans le monde contemporain. Ensuite,

on isolera l'intérêt que l'homme éprouve pour les biens matériels, de tout le contexte humain dont ils sont les instruments et l'on érigera ces moyens en fin. L'unanimité est à nouveau totale à cet égard : c'est un postulat du monde moderne que l'homme désire les biens matériels, sans plus. Enfin, la réduction s'achève par l'identification de l'homme en unité anonyme de production et de consommation noyée dans les grands nombres. La finalité de l'économie est exorcisée. Il ne s'agit plus que de faire passer cette conception de *l'homo œconomicus* dans les mœurs. C'est un jeu d'enfant, quand on sait que l'économie est nécessaire à l'homme, de la faire passer pour l'unique nécessaire : la propagande, la publicité, la violence, la contrainte, les règlements, les lois, le réveil de la vieille espérance d'un paradis terrestre où les biens matériels seraient produits et distribués sans effort somme l'eau et le gaz à domicile, etc. font tourner la machine économique. Elle tourne sans fin. Elle tourne folle sous nos yeux. Car l'homme reste l'homme. En dépit du dynamisme accru de l'économie, qui a chassé les fantômes de la famine et de la pénurie sur de larges zones de la terre, il est insatisfait. Quelque chose d'informé, de terriblement négligé en lui, proteste contre cette vie sans âme qu'il mène, contre cette âme sans vie qu'il possède...

Des valeurs du sacré aux valeurs matérielles, l'accélération de l'histoire a tout saccagé. Elle a construit, à coups d'artifices, sur les ruines de l'ancien monde, du monde qui précéda le déracinement de l'homme, un monde rationnel dont la caractéristique est *le commencement absolu*. Elle a procédé comme l'architecte qui se trouve devant un terrain vague et qui soumet l'édifice qu'il va bâtir à un plan préalable. Toute autre méthode lui était interdite, à peine de se complaire dans la destruction perpétuelle. Se refusant aux lentes germinations de la vie, son seul recours était la planification. Et cette planification elle-même se devait d'être aussi universelle que possible puisque la raison pure est universelle, partout et toujours identique à elle-même. Nos esprits sont tellement hypnotisés par elle que nous ne parvenons plus à comprendre la vie sociale que sous l'aspect des «structures» et des «institutions», comme si elle procédait tout entière d'une épure rationnelle qu'il s'agirait de faire passer ultérieurement dans la réalité. Nous ne voyons plus que la tendance sociale est donnée *d'abord* et que toute l'œuvre de la raison humaine, en elle incarnée, est de la mener à son plein épanouissement. Nous ne savons plus que l'esprit prolonge, couronne et régularise la vie, la loi la nature, le droit le fait, l'abstrait le concret, les normes morales et sociales les inclinations spontanées de l'être.

C'est alors la complète inversion de l'ordre social. Les communautés traditionnelles sont toutes fondées sur la notion à la fois puissante et obscure de *destin*.

C'est un destin ou une destinée que d'être né dans telle famille, à telle époque, en tel endroit de la terre. C'en est un que de se marier et de fonder une famille. C'en est un encore d'avoir telle ou telle vocation. C'en est un enfin d'appartenir à telle ou telle patrie. Le destin est l'ensemble des conditions qui s'intègrent dans l'acte de naissance de l'homme. Le croisement des destinées constitue la communauté. L'acceptation d'un destin commun est le fondement de l'ordre social. Ce destin est irréformable. Le combattre ou le nier, c'est se heurter à l'impossible, c'est se placer en imagination en deçà de sa naissance même, pour créer son être à partir de rien, c'est se figurer illusoirement être avant d'être. L'entreprise est manifestement contradictoire. Elle fut tentée cependant. Elle était du reste à la mesure du rationalisme qui, séparant l'esprit et la vie, enferme l'esprit dans l'enceinte de la représentation. Mais en même temps qu'elle coupait la raison de la présence des êtres et des choses, elle l'associait étroitement à l'imaginaire. *Plus le rationalisme se veut rationnel, plus il est irrationnel*. Tous les essais de reconstruction d'un ordre social à partir de la raison et de ses décrets doivent faire appel à la fiction et à l'attrait que la chimère exerce sur l'homme. Rousseau l'intrépide l'avait admirablement pressenti. Voici l'exorde du *Discours sur l'inégalité* : «Commençons par écarter tous les faits». Sa franchise devait lui attirer la haine de tous les *Philosophes* dont le rationalisme virulent méconnaissait sa contre-partie irrationnelle. Rousseau n'hésita pas un seul instant : pour construire l'ordre social nouveau, il fallait faire table rase de tout ce que le destin apporte à l'homme à sa naissance, en combinant les puissances de la raison et de l'imagination. A cet égard, il est le seul penseur cohérent du XVIII^e siècle. On explique par là son immense audience. En introduisant l'imaginaire au cœur même de la raison, il faisait appel à un succédané de la vie. Faute de réalités, il la nourrissait de mirages.

Désormais soustraite au destin qui tisse la trame des rencontres et en maintient solidement les partenaires dans une solidarité réciproque, la conception de la société développa sa logique immanente. La rapidité de sa diffusion fut foudroyante. On s'en émerveille souvent. C'est du contraire qu'il faudrait s'étonner. Il n'est rien qui n'enivre plus sûrement l'homme qu'une mixture de raison et de déraison. Cet alliage caricature l'intuition confuse qu'il a d'une intelligence mystérieuse à laquelle son être se suspend, et fait appel aux puissances religieuses qui le travaillent. Il ameute en lui jusqu'au paroxysme son sens du sacré. Il lui propose un *ersatz* de Dieu. Et ce dieu, l'homme le porte en lui-même, dans sa raison et dans son imagination conjuguées. Avec un lyrisme un peu boursouflé, mais dont la portée est juste, Edgar Quinet note que «*l'humanité est grosse comme si elle allait enfanter un dieu*». Au

niveau sociologique, ce mélange du rationnel et de l'irrationnel a son répondant, tout au long des deux derniers siècles, dans l'implication des sociétés de pensée et des sectes occultistes. La mystique technocratique contemporaine en est le prolongement.

La promptitude avec laquelle l'onde se propagea renforça l'aspect religieux du phénomène. Non seulement la face du monde fut changée en deux générations, mais le caractère universel de l'Événement érigea l'histoire nouvelle en divinité dans l'esprit et dans l'imagination des masses converties. Ce ne fut plus désormais l'obscur destin de la naissance ni les communautés de destin nées de ses cheminements, inexplicables au regard de la raison, qui réglèrent les conduites, ce fut l'énigmatique *destin de l'Histoire* et la société nouvelle jaillie de sa puissance qui déterminèrent les comportements. Le destin changeait de plan : des communautés particulières et concrètes, il passait à de vastes sociétés et à l'humanité tout entière envisagée comme une abstraction. L'homme ne se soumettait plus à sa destinée individuelle et sociale. Il était, *mais collectivement*, son propre destin. Avec son acuité de visionnaire, Napoléon a dégagé ce renversement dans une formule géniale : «*Je ne suis pas un homme*, déclara-t-il un jour, *je suis un destin*». Le culte que lui vouèrent les masses le prouve sans conteste.

L'identification mythique de l'homme à une raison universelle, pensée et imaginée comme une sorte de divinité, a marqué de son empreinte toute notre époque. Le sentiment religieux, refoulé par le laïcisme et par l'activité désacralisante des *Lumières*, ne cesse d'accumuler sa force explosive dans l'inconscient. Son énorme potentiel est toujours disponible. Les XIXe et XXe siècles prouvent surabondamment qu'il s'infiltre dans la zone de moindre résistance que lui offrent la représentation imaginaire, le déracinement de la vie, l'évasion dans les nuées des idéologies. Le freudisme n'est probablement à cet égard que la transposition, au niveau de la sexualité individuelle, de ce phénomène sociologique dont l'ampleur est planétaire. Les nationalismes, les internationalismes, les diverses formes de l'humanitarisme ne démontrent-ils pas que l'homme moderne s'éprouve mystiquement relié à des entités abstraites : le Peuple, la Race, la Classe, l'Humanité, etc. *qui le dépassent et le constituent* ? On trouverait difficilement une autre période de l'histoire où les épidémies religieuses aient été plus virulentes. Il ne faut pas chercher midi à quatorze heures pour en découvrir la cause. Les entités abstraites tiennent en effet leur existence de la pensée et de l'imagination. Elles n'existent que dans l'esprit qui les conçoit. Le peuple ou la race, par exemple, ne sont pas, comme tels, des réalités. Avec un bon sens souverain, Joseph de Maistre déclarait que l'humanité n'existe pas : il n'y a que des hommes !

Mais l'instinct religieux comprimé se libère dans ces représentations mentales et, comme il veut étreindre un dieu réel qui le conforte et le sature, il les divinise. Ce processus de déification présente deux aspects étroitement jumelés. Il porte indivisiblement sur l'individu dont les représentations mentales tiennent leur existence, et sur les collectivités qu'elles désignent, sur leur origine et sur leur terme. Eriger ses propres pensées en idole, c'est toujours s'idolâtrer soi-même et adorer les entités collectives qui correspondent à ces abstractions. L'homme n'a qu'un seul Dieu de rechange : son Moi, et le Collectif n'en diffère que par le nom. L'idole et l'idolâtrie ne font jamais qu'une. idole, c'est le Moi qui s'idolâtre, mais transformé et sublimé en un individu géant qui englobe et agglutine tous ceux qui se trouvent dans une situation analogue.

L'individu déraciné de la vie qui le limite et l'empêche de sombrer dans l'autodivinisation, se perçoit alors comme destin à l'œuvre dans la collectivité, en même temps qu'il perçoit la collectivité comme destin à l'œuvre dans son moi. Le destin lui est à la fois immanent et transcendant. Par son action, il détermine l'histoire collective et l'histoire le détermine. Son moi est la loi suprême qui enchaîne les événements avec une force invincible et meut infailliblement les membres de sa collectivité, et cette puissance collective à son tour, le domine, l'oblige et l'oriente en tout son comportement. Il suffit d'observer les grands meneurs du jeu politique et social au cours des deux derniers siècles, depuis les acteurs de la Révolution française jusqu'à Sékou-Touré, N'Krumah ou Lumumba, pour le constater. Le virus mystique de l'autodivinisation et de la divinisation du collectif les travaille. Tous pourraient répéter avec Marx que «la conscience humaine est la plus haute divinité» et que «le collectivisme coïncide avec l'humanisme». Sans doute, nos contemporains ne sont pas tous intoxiqués au même degré par cette nouvelle forme du destin. Comme en toute religion, il y a les meneurs et les suiveurs. Il y a les prophètes et les prédictateurs. Il y a les convertis et les zélotes. Il y a les simples fidèles. Il y a les ritualistes. Il y a les adhérents passifs qui subissent les pressions sociologiques de leur milieu. Il y a la foule des indécis et des quasi-indifférents qui n'adoptent que les grandes lignes du système, comme les catholiques qui passent par le baptême, le mariage et l'enterrement à l'église. Mais le délire religieux est présent partout, virulent ou édulcoré. Comme tous les phénomènes de névrose, il traverse des phases d'exaltation et des phases de dépression. Il provoque l'éréthisme et la lassitude. Un regard attentif le saisit toutefois toujours : «*Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés*».

(à suivre)